

botage industriel en voulant sauver la planète de la pollution. La jeune secrétaire, amoureuse de Robert, découvre par accident le pot aux roses. Sujet un peu naïf, dangereux même, car on peut facilement tomber dans la mièvrerie, si on n'y prend garde; mais, le lecteur subit ici l'effet d'entraînement du flot des phrases.

On a souvent parlé de l'oeuvre de Denis Côté comme non-sexiste (voir *CCL* 46, (1987) p. 69). En fait, sur les quatre nouvelles, deux présentent des héroïnes. Pourtant, on pourrait peut-être reprocher au recueil son ton quelquefois paternaliste. Je pense actuellement à des phrases où on sent la présence de l'adulte dans un discours d'enfant: "La librairie était juste devant moi, petite, tassée entre deux immeubles comme un enfant entre des parents trop protecteurs" (p. 9).

Dans *L'art de créer des illusions*, un jeune magicien réussit à démonter un complot ourdi contre sa personne et cela grâce à une technique digne d'un Sherlock Holmes: autre intertextualité. Lorsque le jeune magicien révèle au public les secrets du métier, on l'expulse de l'union des magiciens. Placé ainsi hors des murs de la cité des magiciens, le jeune homme fait montre d'un courage exceptionnel face à l'adversité.

Finalement, *L'aventure dont je suis l'héroïne* joue sur les possibilités narratives qui s'offrent à un auteur lors de la rédaction de son oeuvre. Sans doute à cause de son potentiel violent, cette nouvelle est celle que j'apprécie le moins. Et pourtant, on ne peut pas dire que Denis Côté nous présente ici une héroïne qui soit une victime. Le thème: une jeune fille qui voudrait faire partie d'un groupe qui lui refuse l'intégration parce qu'elle est une fille. On retrouve donc un discours féministe dans cette nouvelle.

Somme toute, Denis Côté fait la preuve indéniable que l'on peut écrire pour la jeunesse sans tomber dans le genre Harlequin. Je cite l'une de ses héroïnes: "L'aventure dont je suis l'héroïne ne s'achève pas en roman Harlequin, tenez-vous-le pour dit". A qui s'adresse cette héroïne?

**René Gagné** travaille à sa thèse de doctorat en études françaises à l'Université Queen's.

## LA CONQUÊTE DE L'ÉCRITURE

**Émilie de la Nouvelle Lune, 2.** Lucy Maud Montgomery. Trad. de Paule Daveluy. Montréal: Tisseyre, 1988. 264 pp., 11,95\$ broché. ISBN 2-89051-350-5.

La Collection des Deux Solitudes a pour but de faire connaître en français les ouvrages les plus importants de la littérature canadienne-anglaise de ces dernières années. En conséquence, il n'est pas étonnant d'y trouver les deux pre-



miers volumes de la série de Lucy Maud Montgomery: *Emily of New Moon* et *Emily climbs* repris en traduction. Paule Daveluy qui avait traduit le premier volume s'est également attaquée au second et a surmonté les obstacles présentés par le texte avec une sûreté et une finesse qui ont depuis longtemps fait leurs preuves. Rappelons que Paule Daveluy est à la fois auteure de romans pour adolescents et traductrice de renom. Son travail dans les deux domaines a été plusieurs fois primé.

Dans ce deuxième volume de la série, écrit en 1924, nous retrouvons Emilie Starr, une orpheline âgée de 14 ans, bien intégrée maintenant à la famille des Murray et à ses traditions rurales dans

le cadre de l'Ile-du-Prince-Edouard. Emilie, toujours débordante de vivacité et d'imagination poursuit son rêve: devenir écrivain envers et contre tous. Sa ténacité n'a d'égal que son penchant pour le rêve et la nature.

Les éléments présents dans le premier volume de la série n'ont guère changé: la rigidité des moeurs, le puritanisme, l'attachement aux habitudes, l'importance du clan et surtout la méfiance extrême à l'égard de tout ce qui est "différent". Le cadre cependant est autre puisque nous sommes maintenant à Shrewsbury, petite ville où Emilie doit se mesurer à une nouvelle école et à une ennemie, Evelyn Blake, jalouse de son talent littéraire naissant. Emilie bien sûr a grandi puisque, d'une part elle tombe amoureuse, et que d'autre part, elle rejette fermement deux demandes en mariage. Les obstacles auxquels Emilie se heurte font partie d'une trajectoire initiatique classique des offres de l'adolescent: rejet de l'autorité et en même temps besoin d'être respecté par les adultes; besoin de stabilité, mais aussi fou désir de liberté comme en témoignent les baignades au clair de lune, la nuit passée à la campagne sur une meule de foin et la tentation du dehors représentée par Janet, éditrice bien placée qui offre à l'adolescente la possibilité de s'établir à New York.

La quête du moi pour Emilie passe par la conquête de l'écriture; cette conquête de l'écriture quand elle est prouvée par des succès financiers donne alors droit au respect de la communauté. L'écriture est en fait le seul exutoire qui sauve l'héroïne du plus parfait conformisme et c'est bien pour cela qu'on aimerait la lui interdire. Mais, même quand Emilie doit promettre de s'abstenir d'écrire de la fiction pour avoir le droit de poursuivre ses études à Shrewsbury, elle trouve une échappatoire: la poésie.

Si l'on a lu le premier volume, le deuxième ne présente aucune surprise. C'est un enchaînement naturel: même ton piquant, même charme poétique, mais aussi même courant sous-jacent d'angoisse lancinante. Ce qui en fait crée la magie du texte est cet entrecroisement de paysages sereins et de visions hallucinantes, d'imagination vibrante et de cycles d'humiliation cinglante.

On pourrait aisément retrancher du livre le chapitre III par exemple, sans compromettre le moins du monde la logique du récit: mais ce chapitre "Pendant les veilles de la nuit" est symptomatique de toutes les angoisses qui parcourent le texte. En fait, cet épisode où Emilie se retrouve enfermée un soir dans l'église avec Morrison-le-Fou ferait honneur à un roman d'horreur.

Elle se retourna et regarda vers le haut. C'était moins horrible d'imaginer cette CHOSE devant soi que derrière. Elle fouilla l'obscurité des ses prunelles dilatées par la frayeur, mais elle ne vit rien. Puis, elle entendit un rire, au-dessus d'elle, un rire qui lui donna la chair de poule – le rire atroce et inhumain des déments. Elle n'avait pas besoin de l'éclair qui suivit pour savoir que Morrison-le-Fou était là, quelque part dans l'escalier. Mais l'éclair vint. Elle le vit. Et elle sombra, sans voix, dans un abîme de glace. (p. 44)

Tout le chapitre serait à citer. Bien sûr Emilie est délivrée par Teddy et un grand moment de tendresse s'ensuit, gâché par la malveillance de la mère de ce dernier.

A l'autre extrême, on retrouve cette pittoresque anecdote de "La dame qui donna la fessée au roi" (p. 157) racontée par la vieille Mme McIntyre, figure quasi mythique de veuve écossaise. Ce chapitre, lui aussi, pourrait être supprimé sans faire de tort au reste de l'intrigue.

Mais ces chapitres illustrent à merveille l'ambiguïté du texte de L. M. Montgomery, la tension créée par tout ce qui reste irrésolu, par ce va-et-vient constant entre ce qui est normal, tangible, et le reste. Témoin, ce don de clairvoyance que l'auteure octroie à son héroïne qui le refuse, et pour cause! Elle voit déjà bien assez, elle voit trop même, au goût de tous ceux qui l'entourent: cette clairvoyance pourrait l'entraîner vers un autre monde, celui où les règles imposées par la société de Shrewsbury n'ont plus cours.

Refoulant en quelque sorte l'élément 'magique' de sa personnalité, l'héroïne, et à travers elle, l'auteure marche à grand pas vers la 'respectabilité' tout en laissant une porte entrouverte au jeu de l'écriture.

Peut-on gagner à ce jeu-là? La réponse à n'en pas douter se trouve dans les textes de Lucy Maud Montgomery.

*Danielle Thaler enseigne la littérature à l'Université de Victoria. Elle est l'auteure d'une bibliographie importante de la critique dans le domaine de la littérature pour la jeunesse.*